QUATRIEME ANNEE. — N° 851.

LUNDI 7 AOUT 1916.

Le Bonnet Rouge

Quotidien Républicain du soir

DIRECTION & PUBLICITÉ
14, rue Drouot (Paris 9e). — Téléph. : CENTRAL 69-70

Abonnements : Paris 20 fr.; Départements 24 fr.; Étranger 32 fr.

DIRECTEUR :
Miguel ALMEREYDA

RÉDACTION & ADMINISTRATION
142, rue Montmartre (Paris 2e). — Téléph. CENTRAL 80-62

Cinq Centimes le Numéro (Paris et Départements) : Cinq Centimes

Le Parti Socialiste et la Guerre

UN IMPORTANT DEBAT

Le Conseil National discute l'attitude générale du Parti

S'il était possible de parler librement nous aurions bien des choses à dire sur le Conseil National du parti socialiste.

Mais avec la double censure qui s'exerce sur tout ce qui touche à la politique socialiste, nous risquerions de paraître avec plus de blanc que de texte et l'on ne manquerait pas de nous attribuer d'autres pensées que les nôtres.

Nous ne le voulons pas.

Il ne nous plaît pas non plus de laisser comme seuls interprètes de la pensée socialiste les rédacteurs du *Matin*, du *Rappel* ou de la *Victoire*.

Notre ami Alexandre Varenne auprès duquel nous nous trouvâmes souvent, lorsqu'il s'agissait d'orienter le Parti socialiste dans une politique de réalisations, accusait hier dans l'*Événement* les socialistes allemands de la minorité de « n'avoir pas eu le courage de se dégager publiquement de la politique de proie du Kaiser ».

Naturellement, le *Rappel*, journal républicain mais annexionniste, applaudit bruyamment cette déclaration.

Or, rien n'est plus faux.

Nos lecteurs trouveront d'autre part un extrait du manifeste de la *Social Démocratie* elle-même paru dans l'*Humanité* du 7 avril 1915.

Ils pourront également se reporter au numéro du *Populaire* qui contient le texte du manifeste et des déclarations publiées par les socialistes d'opposition en Allemagne, non seulement depuis quelques semaines, mais dès la première année de guerre.

Non, on n'a pas le droit de dire que rien n'a été fait en Allemagne pour faire échec à l'impérialisme. Mais relisez ce manifeste ! Voyez le ton de ces adjurations vers les socialistes de France, d'Angleterre et de Belgique. Cette poignée de braves qui luttent de l'autre côté du Rhin, de toutes leurs forces, dans des conditions particulièrement difficiles, pour essayer d'enrayer la folie de tout un peuple, se retournaient vers les partis socialistes des nations belligérantes.

« De l'attitude de nos camarades socialistes de France, d'Angleterre et de Belgique dépend, écrivaient-ils, la possibilité d'une action contre la guerre. »

Quand on sait de quelle façon les conservateurs de tous les pays interprètent le moindre geste pour crier à la trahison, on ne peut contester qu'il est impossible de faire une politique d'opposition nationale dans quelque pays que ce soit, si l'on ne peut s'appuyer sur une opposition correspondante dans les autres pays.

C'est pour cela qu'il importe assez peu de savoir si l'on est d'accord avec ceux de Zimmerwald ou de Kienthal, si l'on accepte leur programme. Tout ceci n'a qu'une importance médiocre.

Ce matin, avec sa simplicité coutumière, Hervé déclarait qu'on ne peut en rien « se soucier du mouvement d'opposition en Allemagne parce que, là-bas, le peuple n'a pas le droit de décider de la guerre ou de la paix ».

Mais nous ? Nous avons établi dans ce journal que constitutionnellement, ce n'était même pas le Parlement qui pouvait décider de la guerre et de la paix ; à plus forte raison, ce n'est pas le peuple.

Les actions populaires influencent un gouvernement, l'entraînent parfois, le brisent au besoin, mais elles n'imposent jamais par la force de la loi la volonté des protestataires.

Nous le répétons, il ne s'agit pas de se prononcer sur d'anciens manifestes. Il faut seulement montrer au monde que le parti socialiste en France, fidèle à sa doctrine, s'oppose à toute politique impérialiste, qu'elle soit allemande ou... chinoise.

Contre l'impérialisme. Le mot d'ordre tient toujours. Mais de grâce, qu'on ne nous le réédite pas dans un texte confus qui lui enlèverait toute sa valeur. L'heure est venue pour chacun de prendre ses responsabilités. Qu'on dise ce qu'on voudra, il faut parler plus clairement. Les nègres blancs ne sont plus de saison quand chaque heure apporte des deuils nouveaux et accumule les ruines.

Il y a dans notre parti socialiste des militants conscients de leur responsabilité. Que ceux-là du moins ne consentent pas à se rallier à je ne sais quels textes qu'il faudrait traduire demain pour que le public les comprenne.

Nous avons publié, l'autre jour, avec l'autorisation de la Censure, celui qui fut voté par la fédération de l'Isère, qui demande « au parti et à ses représentants de mettre en demeure le gouvernement de faire connaître publiquement ses buts de guerre. » Sur ce point-là au moins il ne peut y avoir une seule voix discordante dans le parti socialiste.

Puisque le demi-ministre Albert Thomas a daigné se rendre au Palais d'Orléans, — muni, a-t-il assuré, d'une délégation régulière, — il pourrait fournir là-dessus aux représentants du seul grand parti organisé de France, les explications qui s'imposent et que tous les démocrates attendent anxieusement.

Jean GOLDSKY.

P.-S. — Le *Rappel*, comme conclusion d'un article qui vient — c'est une aggravation — juste au-dessous d'un papier de M. Laskine, écrit :

Nous savons qu'au Parlement, les bons socialistes sont en majorité. Qu'importe en présence de ce fait les mic-mac de certains militants marxistes.

Tudieux ! confrère, comme vous y allez ! Mais les militants ont peut-être tout de même le droit d'avoir une opinion. Voyez plutôt les listes de tués que publie quotidiennement l'« Humanité ». Ce ne sont pas les « bons socialistes » du Parlement qui reçoivent les marmites.

J. G.

La séance du matin

Nos lecteurs savent déjà de quelle importance est le conseil national du parti socialiste qui se tient aujourd'hui au Palais d'Orléans, avenue du Maine.

Les plus graves questions doivent y être discutées. On en jugera par cet ordre du jour.

1. *Rapports* de la Commission administrative permanente (secrétariat, trésorerie) ;
2. Rapport de la délégation du Parti au Conseil d'administration et de direction de l'*Humanité* ;
3. La résolution de politique générale du Congrès national et son application ;
4. La Réorganisation économique ;
5. Questions de contrôle ;

a) Demande de contrôle des Fédérations de la Seine et de la Dordogne, à l'encontre du citoyen Gustave Hervé, à raison d'articles parus sous sa signature dans la *Guerre Sociale* et la *Victoire* ;

b) Demande de contrôle de la Fédération du Lot-et-Garonne, à l'encontre des citoyens Alexandre Blanc, Raffin-Dugens et demande d'explications sur même objet formulée par la majorité de la C.A.P.

PREMIERS INCIDENTS

La séance commence à 10 h. 30 par l'élection de M. Mistral comme président.

Tout de suite un incident se produit, soulevé par plusieurs délégués qui demandent d'adjoindre dans la salle du conseil les délégués suppléants, comme cela eut lieu dans les congrès précédents.

Mais les majoritaires, MM. Dubreuilh, Chéradame et Bretin s'opposent à ce qu'il soit procédé ainsi.

L'incident est à peine clos, que M. Jobert, député de l'Yonne, en provoque un second en demandant une rectification au procès-verbal du dernier conseil national.

Cette rectification faite, les délégués de la Fédération du Loir-et-Cher demandent avec insistance que le rapport de la commission administrative permanente soit distribué plus tôt de façon à ce que les fédérations puissent en prendre connaissance et que les délégués n'arrivent au conseil national qu'avec des indications précises sur les votes qu'attendent d'eux les fédérations qu'ils représentent.

Naturellement, M. Dubreuilh, secrétaire général du Parti, invoque toutes sortes de bonnes raisons pour combattre cette méthode qui permettrait à la discussion d'être plus sérieuse et plus claire.

La minorité proteste violemment et l'on échange quelques aménités qui font présager de la séance de l'après-midi.

La question est reprise lors de la discussion du rapport de la commission administrative permanente, la fédération de la Seine demandant que toutes les fédérations se réunissent régulièrement avant les congrès nationaux, pour donner aleurs délégués des mandats précis.

Naturellement, — le contraire aurait été extraordinaire — M. Renaudel s'oppose à l'admission de la presse au congrès. Il se plaint de ce que certains journaux s'intéressent à la vie du parti socialiste, et se permettent de donner des réunions du parti des comptes rendus qui ne sont pas ceux de l'*Humanité*, ce qui ne veut pas dire qu'ils soient les moins lus.

La discussion continue sur la procédure à suivre pour la nomination des délégués suppléants.

Un débat s'engage où se font entendre les grands ténors de la majorité : MM. Renaudel et Alexandre Varenne.

M. Sembat vient leur apporter son appui

Dans l'autre groupe, MM. Verfeuille et Jean Longuet soutiennent leur thèse, qui consiste à demander pour la minorité des délégués propagandistes aux Fédérations.

Vers une heure, on lève la séance pour aller déjeuner, sans avoir rien décidé.

Deux salles ont été réservées pour le déjeuner. L'une la salle B., pour les minoritaires, est de 96 couverts. Sur la porte, une pancarte est accolée, où se lit :

« *Salon B. (Ne pas confondre avec le Carnet B., joyeusement illustré par notre camarade Gassier.)*

L'autre salle, plus petite, pour les majoritaires, contient 38 couverts.

La séance reprend à 3 heures.

A BATONS ROMPUS

Est-il vrai ou est-il faux que, pour envoyer le *Deutschland* en Amérique les Allemands aient préalablement démonté le fameux sous-marin, en aient chargé les pièces à bord d'un cargo neutre et, après lui avoir fait ainsi traverser l'Atlantique à l'instar d'une vulgaire linotype, l'aient remonté et mis à flot dans une baie déserte des Etats-Unis ?

Comme ce fut le *Canard Enchaîné*, organe spécialisé dans le lancement des informations apocryphes, qui raconta le premier cette histoire, on en infère qu'elle est purement imaginaire.

Pour mon compte, je réserve mon opinion.

Rien n'empêche, en effet, que l'invention d'un mystificateur se trouve en concordance avec la réalité des faits.

Qui donc n'a pas constaté de ces coïncidences prodigieuses ?

J'en ai personnellement retenu un exemple assez piquant.

Des amis plaisantaient au café. L'un d'eux prend soudain un ton sérieux et s'adressant à un autre, lui dit : « Tu es en train de t'amuser et tu ne te doutes pas qu'en ce moment même le malheur entre chez toi. » Bien entendu, on estime cela stupide, et l'on continue de badiner. Or, quand celui à qui l'on avait prédit une catastrophe arriva à son domicile, il trouva mort un chien auquel il tenait beaucoup. L'infortunée bête avait en jouant, avalé quelques feuillets du *Jardin de Bérénice*, dont son maître avait laissé traîner un volume dans son fumoir.

Il n'y aurait donc rien de surprenant à ce que le *Canard Enchaîné*, en croyant publier une fausse nouvelle, ait raconté une anecdote absolument authentique.

D'ailleurs, les Allemands sont coutumiers de ces sortes de machinations, où le tour de force s'associe au bluff, dans le but d'augmenter le prestige germanique.

On connaît la fabuleuse histoire des carrières du Soissonnais. Quelques années avant la guerre, le général Kluck, était venu les visiter ; ayant compris tout le parti qu'on pourrait en tirer comme élément défensif en cas d'hostilités avec la France, il les fit transporter clandestinement à Essen, où on les organisa d'une façon formidable. Puis, quand il prononça, en août 1914, sa marche foudroyante sur Paris, il les ramena derrière son armée, et, lorsqu'il fut contraint à la retraite, il les retrouva, à point nommé, pour s'y abriter tout à son aise.

De même, à plusieurs reprises, et notamment au cours du siège de Verdun, les Allemands ont édifié, en moins de temps qu'il ne faut pour le narrer, des villages et des forts qu'ils ont baptisés des mêmes noms que les plus fameuses redoutes de l'héroïque cité. Ils ont ainsi pu annoncer, avec une apparence de raison, qu'ils s'étaient emparés de ces points stratégiques. Mais la preuve de ces mystifications vraiment « kolossales » ressort de la lecture de nos communiqués, où l'on ne découvre trace de ces exploits fictifs des troupes allemandes, que longtemps après qu'elles s'en étaient vantées.

Il n'y aurait rien d'étonnant à ce que la prochaine traversée de l'Atlantique par des zeppelins soit également une vaste farce copiée sur celle du *Deutschland*.

Quoi de plus facile, pour un navire neutre aux gages du gouvernement germanique, que de remorquer entre deux eaux la carcasse d'un de ces dirigeables ; puis, dans un endroit propice, quoi encore de plus aisé que de la hisser aux palans des embarcations, de la remplir d'oxygène et de lui donner son vol.

Il suffit, pour mener à bien une telle besogne, d'une équipe de journalistes officieux et d'un diplomate accoutumé à lancer des ballons d'essai.

Or, il n'en manque pas plus en Allemagne que chez nous.

Monsieur BADIN.

Accointances Allemandes

La paille socialiste et la poutre cléricale

La guerre a rendu la polémique bien facile. Le premier sacristain venu peut désormais s'employer à la controverse politique et, sinon conquérir la gloire d'un Paul-Louis Courier, du moins procurer à ses lecteurs des sujets de satisfaction.

Vous voulez perdre un parti dans l'esprit de vos contemporains ? Rien de plus simple.

Ne vous inquiétez ni de son programme, ni de son passé. Inutile de savoir ce qu'il veut, ou ce qu'il a fait déjà. Inutile d'établir que, par des raisonnements sophistiques, il tire, de données fausses, des conclusions arbitraires. Inutile de montrer que ses aspirations sont chimériques ou que sa gestion des affaires fut désastreuse. Tous ces efforts étaient nécessaires jadis, — avant la guerre.

Maintenant, depuis que la France s'est réveillée, ressaisie, qu'elle est redevenue elle-même, un mot suffit, un seul, un tout petit mot : « Boche ! »

Il n'en faut pas plus.

Dites : cet homme est un boche, et vous êtes dispensé d'établir qu'il se trompe ou qu'il est méchant.

Dites : cette idée est une idée boche, et c'est tout comme si vous aviez démontré qu'elle est fausse, ou pernicieuse.

Ainsi simplifiée, la polémique est désormais à la portée de tout le monde. Les pires illettrés peuvent s'y donner. C'est sans doute pourquoi nous voyons tant d'académiciens et tant de vieux généraux collaborer aux feuilles publiques et remplacer les journalistes professionnels qui, eux, font la guerre ou composent des livres.

⁂

Le parti socialiste s'énorgueillit de réserver le plus large accueil à toutes les nouveautés. C'est sans doute ce qui fait que certains socialistes se sont empressés d'adopter ce nouveau procédé de polémique. On les voit, en effet, et on les entend dénombrer les idées qui composaient le programme traditionnel du parti, mettre de côté celles qui leur déplaisent, coller sur chacune d'elles l'étiquette « boche », et réclamer leur radiation.

Pour peu qu'on les écoute, on verra disparaître du « credo » socialiste, comme convaincus d'être d'origine allemande, la socialisation des moyens de production, la lutte des classes, l'internationalisme, le libre-échange, tout le collectivisme.

Et cette révision ne se fera pas au nom de la vérité, de la justice ou du simple bon sens. Non. Les articles rayés du programme seront rayés parce qu'on en aura attribué la paternité à Marx, ou à Engels, ou à Lassalle, ou à Anton Menger, ou à Kautsky, ou à Vollmar, ou à Bernstein.

Et les socialistes, enjambant Nietzsche, institueront un critérium des valeurs qui, par delà le bien et le mal, ne sera même plus l'utilité, mais seulement : l'origine, la nationalité.

Nous verrons aux séances du Conseil National qui s'ouvre aujourd'hui si ce nouveau critérium, cette nouvelle pierre de touche, grâce à laquelle on reconnaît, à sa nationalité, si une idée est bonne ou mauvaise, sont appréciés par l'ensemble du Parti comme ils semblent l'être par quelques-uns de ses membres.

Le Parti socialiste pourrait, s'il en était ainsi, s'énorgueillir de détenir enfin, sinon le monopole, du moins le record du nationalisme. Les socialistes, s'ils s'engagent dans cette voie où les poussent quelques-uns de leurs écrivains, laisseront bien loin derrière eux les cléricaux.

⁂

Les cléricaux, en effet, cherchent volontiers querelle aux socialistes sur ce terrain. Ils leur font un crime de leurs relations avec la Socialdémocratie. Ils leur reprochent de tenir de Karl Marx ou de Frédéric Engels quelques-unes de leurs idées. Et ils les somment de renoncer à ces relations et de répudier ces idées.

Mais ce qu'ils exigent des socialistes, les cléricaux se gardent bien de le faire, pour leur compte personnel.

Nul parti n'entretient avec l'Allemagne des relations aussi cordiales que notre parti catholique. Nulle doctrine politique ne doit autant aux Allemands que notre école catholique sociale, par exemple. Mais, tandis que leurs valets de plume ne cessent d'injurier les socialistes en les représentant comme les esclaves des socialdémocrates, nos catholiques ne font même pas le simulacre de rompre avec leurs amis allemands, ou de renoncer à leurs idées venues d'Allemagne.

Et ces relations étaient autrement intimes et ces idées autrement tyranniques.

Il est exact que les délégués de notre parti socialiste se rencontraient dans des congrès internationaux avec les délégués du parti socialiste allemand. Mais ces congrès étaient avoués, et publics. On ne les cachait pas, et on en rendait compte. Et qu'y faisait-on ?

Socialistes français et socialistes allemands adoptaient des résolutions qui fixaient, pour un temps limité, l'attitude que prendraient les uns et les autres en des circonstances définies. Mais ces résolutions, les Allemands ne les imposaient pas aux Français. Elles étaient discutées longuement et librement, et c'était un vote qui sanctionnait ces discussions. Et la doctrine qu'élaboraient ces congrès n'était pas plus allemande qu'elle n'était spécifiquement française.

⁂

C'est en maîtres au contraire, que les Allemands ont parlé aux catholiques français, en bien des cas.

Pour conquérir le peuple, les catholiques ont voulu renouveler leurs méthodes d'apostolat. Ils ont jugé utile de paraître ne plus se désintéresser du sort des classes laborieuses. Ils ont estimé qu'ils devaient travailler, eux aussi, à améliorer la condition des ouvriers. C'est ainsi qu'est né le catholicisme social.

Or, d'où vient la doctrine du catholicisme social ? D'Allemagne. C'est Albert de Mun et c'est René de La Tour du Pin qui l'ont puisée dans les œuvres d'un Allemand, l'évêque Kelteler.

L'enseignement de l'Allemand Kelteler fut complété par celui de l'Autrichien Vogelsang et, jusqu'à la guerre, jusqu'à ce que leur presse ait fait une injure du mot « allemand », les catholiques se réclamaient ouvertement de ces deux « maîtres ». Ils se réclamaient de même des expériences tentées à Vienne par le bourgmestre chrétien-social Lueger. Et ils n'ont pas renoncé, la guerre venue, à ces idées d'origine allemande.

⁂

Maîtres de la doctrine, les Allemands furent aussi pour les catholiques français, en d'autres circonstances, les maîtres de l'action.

Quand le peuple français, las des incohérences pontificales, résolut de dénoncer le Concordat qui liait la République au Vatican, les évêques se réunirent pour examiner la loi nouvelle, et voir s'ils devaient s'y soumettre, en bons citoyens. Presque tous furent d'avis que la loi n'était pas tellement injuste, tellement odieuse, qu'on dût, pour s'opposer à son application, risquer de troubler profondément le pays. Les évêques de France estimèrent qu'on pouvait épargner au pays une guerre religieuse. Ils voulaient accepter la loi.

Qui les en empêcha ? Quelle est la camarilla qui, tyrannisant le clergé et les catholiques, lança de Rome l'appel à la rébellion ?

Ces gens qui intervenaient en maîtres dans la politique intérieure de la France ; ces gens dont la majorité des catholiques français acceptaient de recevoir des ordres, recevaient eux-mêmes d'Allemagne leurs directions.

C'est par le canal de la *Corrispondenza Romana*, de Monsignor Benigni, qu'arrivaient en France les attaques contre le gouvernement légal du pays et contre la représentation nationale et son œuvre. C'est la *Corrispondenza Romana* qui invitait les catholiques à s'insurger contre une loi régulièrement votée, à se constituer en parti de rebelles dans l'Etat français, à organiser une nouvelle chouannerie. C'est cette feuille qui dénonçait comme hérétiques et modernistes, comme traîtres à leur foi et à leur Dieu, ceux des catholiques qui, à l'exemple de leurs chefs, les évêques, voulaient concilier leurs devoirs de citoyens français avec leur dévouement à l'Eglise romaine.

Mais cette *Corrisponda* au masque romain, d'où recevait-elle ses inspirations et ses directions ?

Du Vatican ? Certes non. Le Pape refusa toujours à Benigni le droit de parler en son nom et, comme l'audacieux prélat insistait, Benoît XV finit par le chasser du Vatican, où il exerçait une fonction subalterne dans la secrétairerie d'Etat.

Non, les directions de la *Corrispondenza romana* venaient d'Allemagne. Elles lui venaient notamment d'une officine de Coblentz : la *Central Auskunftstelle der Katholischen Presse*, et c'est un prêtre bavarois, sans doute aumônier aujourd'hui, dans les armées du prince Ruprecht, l'abbé Brunner, qui servait de truchement et d'agent de liaison...

⁂

Ces relations des catholiques français avec les catholiques allemands sont, n'est-il pas vrai ? autrement graves que les congrès socialistes internationaux.

Les catholiques, cependant, reprochent aux socialistes les congrès passés et ils s'élèvent contre tout projet de congrès futur, et ils ont gagné à leur point de vue des socialistes égarés, et ces catholiques n'ont point, pour leur propre compte, renoncé à ces relations. Cabrières rencontre Hartmann à Rome. Jésuites allemands et jésuites français obéissent au même général, — un autrichien ! Les dominicains des deux pays se sont mis d'accord, en un chapitre qui les réunit, pour nommer un nouveau maître de leur ordre. Et le catholicisme social de Vogelsang, de Ketteler et de Lueger est toujours la doctrine de nos catholiques.

Quel que soit leur goût pour les nouveautés, les socialistes feraient étalage d'une excessive naïveté s'ils adoptaient plus longtemps la polémique nouvelle et s'ils voulaient satisfaire aux exigences de gens si peu difficiles pour eux mêmes, et suivre, dans la voie de l'exclusivisme chauvin, ceux d'entre eux qu'a gagnés le nationalisme, affecté mais point sincère, des cléricaux.

Que le Conseil National y veille !

Georges CLAIRET.

LA GUERRE

La bataille pour Thiaumont

Une nouvelle contre-attaque allemande

Communiqué officiel

6 Août — 15 heures

735e JOUR DE LA GUERRE

Au Sud de la Somme, deux petites opérations de détail nous ont permis de progresser dans les tranchées allemandes, au sud-ouest d'Estrées.

Au nord de l'Aisne, un coup de main de l'ennemi dirigé sur nos positions du plateau de Vauclerc, a échoué sous un barrage d'artillerie, aussitôt déclanché.

Sur la rive droite de la Meuse, au cours de combats partiels, nous avons sensiblement élargi le terrain conquis par nous au nord-ouest de l'ouvrage de Thiaumont et nous avons repoussé une contre-attaque dans la même région.

Dans la région de Fleury et dans les secteurs du Chapitre et du Chenois, la lutte d'artillerie a continué sans action d'infanterie.

Dans la nuit du 5 au 6 août, nos escadrilles ont lancé 40 obus sur la région de Combles, 84 sur la gare de Noyon, 30 sur celles de Stenay et de Sedan, 40 sur la gare de Conflans, 60 sur la gare de Metz-Sablons et sur les ateliers du chemin de fer, 40 sur les établissements militaires de Rombach (Nord de Metz). Plusieurs de ces escadrilles ont effectué deux sorties consécutives ; l'une d'entre elles n'a pas effectué moins de sept sorties au cours de la même nuit.

Sur le front de la Somme, deux ballons captifs allemands ont été incendiés par nos avions.

Un avion allemand a lancé 4 bombes sur Baccarat. Pas de pertes, dégâts insignifiants.

Les opérations de l'armée belge

Le Havre, 5 août. — Communiqué hebdomadaire belge du 30 juillet au 4 août :

Au cours de la semaine écoulée, l'activité de l'artillerie a été moyenne de part et d'autre.

Les principaux objectifs ennemis ont été nos organisations des secteurs de Dixmude et de Steenstraete. Quelques bombes ont été signalées vers le pont de la route de Dixmude et de Hetsas.

Nos batteries ont effectué des tirs de destruction fort efficaces sur les organisations ennemies de Dixmude et sur divers abris, boyaux et tranchées de l'adversaire, devant la partie de notre front allant de Hetsas à Boesinghe.

Une assez grande activité de mousqueterie et de mitrailleuses a été observée dans le secteur Sud.

L'attaque anglaise près de Péronne

Bâle, 5 août. — Dans le *Vorwaerts*, le colonel Gaedke constate qu'à l'ouest, les combats ont repris avec une nouvelle violence.

« L'adversaire amène de nouvelles forces pour reprendre les attaques sur une échelle plus étendue.

« La volonté de la victoire reste inébranlable chez les Alliés, qui veulent, par des efforts d'une violence continue, bousculer encore le front des puissances centrales et obtenir une décision finale.

« Les Anglais ont repris leurs assauts tenaces, avec des forces considérables, qui leur ont valu Pozières, Longueval et le bois Delville. »

La bataille de Pozières

Londres, 5 août. — De l'envoyé spécial de l'agence Reuter, sur le front britannique occidental :

Pendant la soirée de vendredi, les Anglais et les Australiens ont avancé rapidement, au delà de Pozières, avec des résultats excellents.

Une canonnade intense avait été maintenue toute la journée et l'ennemi semble avoir été pris à l'improviste.

Les troupes britanniques ont franchi, sur une longueur de plus d'un mille, le système de seconde ligne allemande, qui avait été entièrement bouleversé par l'artillerie.

Pendant la nuit, l'ennemi a effectué trois contre-attaques qui ont été repoussées et au cours desquelles il a subi de très grosses pertes, en raison de l'intensité du feu et du bon pointage de notre artillerie.

De nombreux Allemands se sont rendus volontiers, mais il a été quelque peu malaisé de recueillir ceux qui s'étaient cachés dans les abris.

Jusqu'à présent, on en a capturé, croit-on, environ 400, mais ce nombre s'accroîtra certainement.

Les opérations ont été facilitées par la clarté de l'atmosphère.

Le kaiser sur le front français

Amsterdam, 5 août. — On télégraphie de Berlin, que Guillaume II, revenant du front Est, après avoir visité le quartier général autrichien, est parti pour le front occidental.

A son passage dans Berlin, on a vu M. de Bethmann-Holweg qui lui communiquait les rapports des ministères des finances, de l'intérieur et des approvisionnements.

L'impression à Londres

Londres, 6 août. — Les nouvelles apportées par le communiqué d'hier soir ont été accueillies ici avec une très vive satisfaction.

E neffet, il s'agit presque du début de la nouvelle armée anglaise, de l'armée Kitchener issue du service obligatoire.

Les régiments de cette armée qui ont donné dans le combat au nord de Pozières, étaient recrutés dans les comtés de Kent, de Sussex et de Surrey ; ils comptent donc dans leurs rangs des recrues londoniennes et l'on a été fort satisfait d'apprendre qu'ils s'étaient brillamment conduits a ufeu.

Sur le front oriental

COMMUNIQUE OFFICIEL

Petrograd, 5 août. — Communiqué du soir du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL

Les combats sur les rivières Gradorka et Sereth, au sud de Brody, se développent avec succès pour nous.

Nos éléments qui se sont fortifiés sur la rive droite, se sont encore emparés par un coup impétueux, de deux villages, d'une partie du bois situé au sud-est de l'un d'eux et d'une hauteur placée entre eux.

Un combat particulièrement violent a eu lieu dans les villages d'où l'adversaire a dû être délogé presque de chaque maison.

L'ennemi a déclenché neuf contre-attaques des bois voisins ; toutes ont été repoussées avec de grandes pertes pour l'adversaire.

Nous avons fait plus de 1.500 prisonniers. Les prisonniers continuent à affluer.

FRONT DU CAUCASE

Aucun changement dans la situation.

Sur le front de Macédoine

Salonique, 6 août. — Journée calme sur l'ensemble du front.

Les Allemands ont mentionné de prétendus avantages remportés par les Bulgares sur les troupes serbes, au sud de Monastir. Cette information est inexacte ; ainsi que nous l'avons communiqué hier, les positions qui, à la frontière grecque, ont été abandonnées par les troupes grecques, ont été occupées par les Bulgares sans coup férir.

Près du lac de Presna, le village Remli, dont les Bulgares s'étaient emparés sans combat, a déjà été réoccupé par les Serbes. — (*Radio*).

Petites Nouvelles

— Le *Lloyd Suédois* annonce qu'un sous-marin allemand a coulé un vapeur suédois de commerce, portant une cargaison de bois. L'équipage est sauf.

— On signale de nouveaux incendies dans les forêts de pins de la Gironde, dont de nombreux hectares ont été détruits malgré les prompts secours, notamment à la Brède et vers Cestas.

Le Bonnet Rouge

parle net, souvent avec hardiesse, parfois crûment, mais ne bluffe jamais.

Victor Fabre

L'ancien Procureur Général de Paris avait pris, comme Président de la Cour d'Aix, une revanche de « la plus grande humiliation de sa carrière »

M. Victor Fabre, président de la Cour d'Appel d'Aix, est décédé à la suite d'une courte maladie. Il avait soixante-quatre ans. Cette mort, presque subite, a profondément impressionné les nombreux amis que M. Victor Fabre avait conservés à Paris. Les événements auxquels il fut mêlé comme Procureur Général à la Cour de Paris sont trop récents pour qu'il soit utile de les rappeler. On sait comment M. Victor Fabre dut quitter le poste élevé qu'il occupait, à la suite du scandale de l'Affaire Rochette, au lendemain de la lecture, à la tribune de la Chambre, par M. Louis Barthou, du fameux document qu'on appela le « document Fabre ».

Le Procureur Général y déclarait qu'il avait, le jour où la Chancellerie lui donna ses instructions relatives à Rochette, subi « la plus grande humiliation de sa carrière ».

M. Victor Fabre n'apparut pas, ce jour-là, un magistrat digne de continuer la longue lignée des juges qui rendent des arrêts et non des services. Cependant, au Palais, où l'on sait à quelles difficultés sont en butte les esprits les plus indépendants du Parquet chaque fois que se heurtent dans une affaire des influences politiques contraires, on plaignit M. Victor Fabre de sa disgrâce et on escomptait qu'il prendrait un jour

sa revanche. Lui-même le croyait. Il avait demandé et obtenu d'être placé à la tête de la Cour d'Aix où il avait débuté comme substitut, et où il avait de nombreuses attaches de famille et d'amitié. On lui avait déjà offert naguère de briguer la succession au Sénat de M. Leydet. Il avait alors refusé mais il espérait peut-être que l'occasion se représenterait pour lui un jour de parler à son tour du haut de la tribune du Luxembourg.

Comme Président de la Cour d'Aix, ce fut lui qui eut à présider les débats de l'appel d'une ordonnance de référés ordonnant la mise sous séquestre de la *Compagnie des Charbons et Briquettes de Provence*, dont l'avocat était Me Maurice Bernard. L'arrêt, conforme aux réquisitions de M. le Procureur Général Delrieu, flétrit Théodore Mante dans des « attendus » qui alimentèrent les polémiques et qui furent peut-être les éléments les plus sérieux de la poursuite exercée plus tard et qui aboutit à la condamnation de Théodore Mante en Conseil de guerre.

M. Victor Fabre finit brusquement ses jours dans sa petite patrie, où il avait commencé sa brillante et rapide carrière.

Paix à ses cendres !

Jacques LANDAU.

LES ÉVACUATIONS DU NORD

Toujours les exagérations

Avec un grand bon sens et beaucoup de courage, M. André Fage, rédacteur en chef du *Journal des Réfugiés du Nord*, continue à remettre au point les récits fantaisistes publiés ou colportés un peu partout sur les évacuations qui ont fait l'objet du récent *Livre Jaune*.

Aujourd'hui encore, il relève dans son journal un récent dessin d'Abel Faivre, paru dans l'*Echo de Paris*.

Nous ne saurions mieux faire que de reproduire le texte même de notre confrère.

Dans un de nos derniers numéros, écrit-il, nous avons relevé deux inexactitudes publiées par deux journaux parisiens à propos des évacuations de Lille-Roubaix-Tourcoing et qui étaient de nature, croyons-nous, à aggraver encore la pénible impression qu'a produite sur les réfugiés la simple vérité.

Il s'agit aujourd'hui d'un dessin de M. Abel Faivre paru dans l'*Echo de Paris* du 1er août, sous le titre : « A Lille ».

La mise en scène est sobre. Une rue. Au loin, un cortège d'évacués passe, sous la menace des fusils, comme on mènerait un troupeau à l'abattoir. Au premier plan, un groupe, dont une fillette de 14 à 15 ans, comme beaucoup de celles qui ont été emmenées. Un « ober-lieutenant », sanglé, cambré, l'œil égrillard et un mauvais sourire aux lèvres la conduit vers le triste cortège, en lui pressant le bras de la main et en se penchant vers elle d'un air équivoque, lui dit :

« Si vous n'aimez pas l'Allemagne, l'Allemagne vous aimera ».

Il est inutile de souligner le sens de cette légende.

Elle est peut-être très spirituelle et ne diminue point la manière saisissante et adroite du grand artiste qu'est Abel Faivre, mais à coup sûr elle n'est pas heureuse.

Egratigner les « puissants du jour » et stigmatiser d'un trait amer nos ennemis, c'est le métier de l'humoriste. Mais ici, Abel Faivre a surtout jeté le doute et le trouble dans l'âme des Réfugiés qui ont laissé là-bas des filles, des sœurs ou des fiancées.

Il a enfin, lui aussi, commis une erreur, tout au moins une exagération :

Ni dans le *Livre Jaune* que j'ai sous les yeux et qui contient trente-et-une lettres donnant sur les évacuations les détails les plus minutieux, ni dans les communications qui m'ont été faites par les derniers Rapatriés, il n'est indiqué que les jeunes filles ravies si odieusement à leurs foyers aient subi les brutalités spéciales que veut laisser supposer la légende d'Abel Faivre.

Indignons-nous contre les crimes allemands, mais pensons à ceux qui souffrent, et méfions-nous des généralisations trop rapides.

Au nom des malheureux pères qui sont venus, la colère aux lèvres, nous montrer ce dessin, au nom des pauvres mères inquiètes qui, les yeux en larmes, l'ont déchiré devant nous, nous protestons contre l'inconséquence de l'*Echo de Paris*.

Il y a des « bons » mots qui font bien du mal...

Il nous est particulièrement agréable de lire de telles choses sous une plume aussi autorisée. Plus que jamais l'opinion française a besoin de sang-froid.

Le rédacteur en chef du *Bulletin des Réfugiés* tient, d'ailleurs, à préciser ses intentions.

La Censure, en effet, dans le dernier article que nous avons reproduit, nous a demandé formellement un échoppage qui permettait d'interpréter faussement la pensée de notre confrère.

Lui-même rectifie par cette note :

— Dans mon article « N'exagérons rien » (paru dans notre numéro du 29 juillet) que le *Bonnet Rouge* m'a fait l'honneur de reproduire en première page de son numéro du 31 juillet, la Censure a « échoppé » deux lignes dont l'absence dénature complètement ma pensée.

La phrase qui a été supprimée dans le *Bonnet Rouge* (et qu'on a pu lire dans ce journal, indiquait en effet, très nettement que je n'ai eu l'intention, en aucune manière, d'atténuer si peu que ce soit l'infamie des crimes allemands.

J'ai simplement, dans cet article — écrit et paru avant que les documents du « Livre Jaune » ne fussent connus — rectifié deux erreurs commises par deux journaux parisiens. Rien de plus.

Comment, d'ailleurs, mes lecteurs pourraient-ils douter de mon indignation, eux qui savent que le premier dans la presse (dans notre numéro du 7 juin), j'ai demandé une énergique protestation du gouvernement contre les évacuations ?

Nous tenons à donner acte à M. André Fage de cette mise au point, en soulignant une fois encore ce qu'ont de ridicule les consignes données par la Censure.

Vient de paraître :

UNE POLÉMIQUE RÉPUBLICAINE

Au-Dessus ou au Cœur de la Mêlée ?

PAR

J.-M. RENAITOUR ⊙ Stéphane SERVANT
Paul-Hyacinthe LOYSON

AVEC UNE LETTRE DE Romain ROLLAND

ÉDITION DE *L'ESSOR*

Une forte brochure de 96 pages : 50 centimes

EN VENTE

aux Bureaux du *"Bonnet Rouge"*

142, Rue Montmartre, Paris

Voix d'Outre-Rhin

Il nous suffit d'écouter notre conscience de Français pour repousser tout rapprochement avec de prétendus socialistes qui n'ont pas eu le courage de se dégager publiquement de la politique de proie du kaiser.

Alexandre VARENNE,
(*L'Evènement*, 5 août 1916).

Jusqu'ici, les pays étrangers ne connaissent la prétendue opinion du socialisme allemand et son attitude à l'égard de la guerre que par les déclarations d'une douzaine de leaders, rendus complètement fous par la guerre.

*Vous pouvez nous croire, camarades, lorsque nous vous affirmons que le prolétariat allemand n'est à aucun degré d'accord avec les déclarations des Scheidemann et des Heine, avec l'*Hamburger Echo *ou avec la* Chemnitzer Volkszeitung !

Vous pouvez voir par le discours de Haase, le 10 février dernier, que l'opposition à cette guerre abominable grandit sans cesse en Allemagne. Quoique placés sous le talon de fer de la loi martiale, nous soyons empêchés d'exprimer publiquement notre opinion parce que la moindre tentative serait réprimée par la force, un avenir prochain peut nous réserver des surprises.

De l'attitude de nos camarades socialistes de France, d'Angleterre et de Belgique dépend pour nous la possibilité d'une action contre la guerre.

Nous demandons la publication des conditonsi selon lesquelles les gouvernants sont prêts à faire la paix. Le camarade Edgard Milhaud et le député ouvrier anglais Jowet ont déjà formulé la même demande.

Nous réclamons la libre discussion dans la presse et les meetings de la date et des bases de la paix ! Nous demandons l'aide des camarades qui, dans les autres pays, luttent pour les mêmes principes, afin que notre action soit internationale.

Montrons que nous demeurons invinciblement attachés au socialisme international ; montrons que si nous n'avons pas pu empêcher la guerre, nous saurons maintenant agir de toutes nos forces pour la prompte conclusion de la paix.

Ce qu'on veut, on le peut, et qu'à travers le monde, par-dessus les frontières, se fasse partout entendre le cri de : « Paix ! »

(Extrait du manifeste de la minorité de la social-démocratie allemande, paru dans l'*Humanité* du 7 avril 1915.)

Avez-vous besoin d'un renseignement ?

Vous pouvez le demander au

" BONNET ROUGE "

Il est répondu à **toutes** les lettres, soit par courrier, soit dans le journal sous les rubriques

RÉPONSE AU LECTEUR

ET TRIBUNE DES LOCATAIRES

Une permanence est établie les **mardi et vendredi, de 3 h. 1/2 à 5 heures**, à la rédaction du

" BONNET ROUGE "

142, rue Montmartre, Paris.

Aux Écoutes

Soirs

Les rayons vous frôlent, vous pénètrent, vous enveloppent, et vous semblez, à chaque instant, sortir du Hammam, *par ces jours de chaleur que la naissance du roi de l'été : l'Août triomphant, nous apporte en grande pompe.*

Là-bas, toute cette chaleur doit les accabler, le ciel et sa lourdeur grise doivent les oppresser comme des lames de plomb dont on tapisse les cercueils ; ici, cette chaleur nous est douce puisqu'elle nous permet seule d'apprécier la paix vespérale qui fait songer à la grande Paix, celle de demain.

Dans les rues que M. de Zeppelin et notre préfet de police rendirent sombres à plaisir ou à déplaisir, selon le point de vue auquel on se place, le reliquat des Parisiens s'empresse afin de respirer des vestiges de fraîcheur.

Et dès la neuvième heure du soir, que le soleil irrévérencieux appelle toujours huitième, l'avenue par excellence, l'ancienne avenue de l'Impératrice, l'avenue des snobs, l'avenue des rastas, l'avenue du Bois « puisqu'il faut l'appeler par son nom », se fait presque démocratique. Les larbins y coudoient les maîtres, et les gros bourgeois peuvent mépriser les petits, qui le leur rendent bien. Les poilus de la Bourse rencontrent ceux de l'office ; et c'est l'union sacrée obligatoire.

Des groupes amoureux ou sensuels — tous les deux parfois — aspirent le bonheur des journées finissantes qui les réunit ; et des vieux oisifs regardent le flot des voitures, encastrés en des fauteuils à ressorts. Parfois, traversant la chaussée et se rendant vers l'allée cavalière où l'on chemine plus aisément auprès du gazon trop tondu, des blessés heurtent le pavé du bruit cassant de leurs béquilles. Ils sont paisibles, joyeux souvent, ayant acheté de façon dispendieuse le droit de ne plus « s'en faire ».

Et si, après avoir franchi la grille dorée, après avoir reparcouru cette sempiternelle avenue, on parcourt une autre partie de l'Etoile à douze banches, on sent plus tourdement encore la tranquillité des soirs estivaux.

Comme avant, les concierges fument leur pipe, assis à cheval sur des chaises de paille ; comme avant, aussi, des gamins jouent à la guerre — car ce n'est, hélas ! pas notre enfer seul qui leur donna ce penchant !

Mais, d'un immeuble « très ciment armé » s'échappent des voix étroitement unies au rythme d'un piano : musique filandreuse, chant criard, soupirs hypocrites, doucâtrerie équivoque...

...L'on revient très triste ; triste parce que les uns jouent toujours du Puccini ; plus triste encore, parce que tout de même, et chaque jour, les autres se font casser la gueule à Verdun ! — Louis LEVY.

On condamnait récemment, pour tromperie sur la quantité, trois bouchers qui vendaient à leurs clients la viande pesée avec le papier.

Fort juste !

Mais nous savons un commerçant qui encourt chaque jour des condamnations en nombre considérable. Et ce commerçant c'est... l'Etat.

Achetez, si vous êtes fumeur, un paquet de « scaferlati supérieur » à 0 fr. 80. La bande de garantie porte : 50 *grammes, net.*

Ouvrez votre paquet, pesez-en le contenu, et vous trouverez un poids variant entre 43 et 46 grammes, la différence étant constituée par le poids du papier.

Il nous vient que, dans un grand nombre de communes de France, les habitants éprouvent de grandes difficultés à se procurer... de l'eau.

Et ce qui rend cette information invraisemblable, c'est que nos correspondants ajoutent que toujours une Compagnie, dotée d'actionnaires, est chargée de distribuer l'eau dans la ville. Alors ?

Alors, simplement ceci : les Compagnies ont pensé que vu l'augmentation du charbon qui actionne les pompes, ou la rareté de la main-d'œuvre, elles ne peuvent fournir l'eau au prix fixé par le cahier des charges, ou ne plus la fournir du tout.

Et l'hygiène, Messieurs les actionnaires ?

On sait que la loi Dalbiez, réglant la situation des auxiliaires a supprimé les visites collectives.

Le commandant d'une section d'état-major de la place de Paris a trouvé un moyen pour tourner l'article de la loi.

Il va envoyer ceux atteints d'affection des yeux et des oreilles au Val-de-Grâce pour que, dans leur intérêt, ils soient pourvus d'appareils améliorant leur état physique. Le Val-de-Grâce donnera un avis que l'on escompte, et sur cet avis, on présentera les hommes au conseil de réforme « individuellement ».

Nous devons, une fois de plus, nous élever contre l'illégalité d'une telle mesure.

La bonne méthode.

Les Américains des Etats-Unis ont envie de trois petites îles des Antilles : Saint-Thomas, Saint-Jean et Sainte-Croix.

Mais ces îles appartiennent au Danemarck.

Pensez-vous que Danois et Américains vont en venir aux mains ou échanger les gaz lacrymogènes ? Pas si sots ! Le Danemark a dit aux Etats-Unis :

— Donnez-moi 125 millions et les trois îles sont à vous !

Voilà des sages.

Les révélations de la statistique.

Chaque Français use un peu plus d'un kilo de tabac par an (1.097 g.), dont 119 grammes prisés, le reste fumé et chiqué. Et, pour ce, il dépense 14 francs 62 centimes.

C'est une moyenne, bien entendu, car un Parisien dépense annuellement près de 25 francs pour son tabac, tandis qu'un habitant de la Lozère ne fume et prise que pour cinq francs 73 centimes.

Si c'est le Parisien qui dépense le plus, ce n'est pas lui qui fume le plus : la plus grande quantité de tabac était consommée, avant la guerre, dans le département du Nord.

La Commune de Paris, pendant la Révolution, s'entendait à aider les journalistes qui défendaient la République et se consacraient au service du peuple.

Après le 10 août, Marat voulut publier un journal et diverses brochures : le Comité de surveillance de la Commune de Paris lui accorda l'autorisation de faire enlever, pour l'impression de son journal, quatre presses de l'imprimerie du Louvre.

Ce n'est qu'en vontôse an III qu'on lui en demande la restitution.

Poste restante

La Feuille, qui vient de paraître, publie dans son premier numéro : *Les lamentations d'un pacifiste* (lettre ouverte à Romain Rolland) par H. G. Wells ; *Puisqu'il faut écrire*, par V. Griffuelhes ; « *Notre cas* » par Charles Albert ; *La guerre et les internationalistes* par Ch. Cornélissen.

Louis de Gonzague-Frick est resté dans les tranchées du front ; le poète délicat et recherché qu'on connut dans les salons de Paris, et ses vers, sont toute galanterie. On en jugera par cette « *Révérence à quelque marraine* » :

Marraine, si le guerrier que je suis
Se musse et rêve en un sombre pertuis
— Yéhenne en raccourci de quel Orphée
Rappelez-vous ce qu'il dit à la fée :
Il n'est d'autre lumière pour ses jours
Que les feux bienfaisants de votre amour,
Belle, il imagine une voix d'amante
Et bois vos épîtres comme une menthe !

Et ces vers font partie de tout un recueil qui paraîtra sous le titre évocateur : « *Sous le Bélier de Mars* ».

Bibliographie

Les Troubles de Dublin. — Sous ce titre, J.-F. Boyle a publié chez Constable, à Londres, un récit sérieux et documenté du soulèvement irlandais. C'est un livre purement d'informations, mais qui ne manque pas d'intérêt.

Le même sujet est traité par Mrs. Hamilton Norivay, dans un petit livre que publie Smith Elder : *Le Soulèvement Sinn Fein tel que je l'ai vu...* Mrs. Norway, qui est la femme du directeur des P.-T.-T. en Irlande, fut en effet bien — trop bien — placée pour juger de l'importance du mouvement. Tout le temps du soulèvement, elle resta, avec son mari et son fils, « entre deux feux », en plein cœur de Dublin. Son récit est donc constitué de scènes vues et vécues.

— Anatole France voit chaque jour augmenter sa popularité outre-Manche, et il est, paraît-il, un des « best sellers » (ce qui veut dire qu'il se vend le mieux) à Londres. Le *Lys Rouge*, le *Crime de Sylvestre Bonnard*, et la *Cuisinière de la Reine Pédauque* sont ses ouvrages les plus demandés. Ils ont été traduits en Anglais par Miss Winifred Stephens et édités par John Lane, de la Bodley Head.

Enseignement

Les Colonies Scolaires

En temps ordinaire, à pareille époque à la sortie des lycées et collèges, les enfants s'interrogent :

— Où vas-tu passer tes vacances, cette année ?

Les réponses sont à peu près toutes identiques :

— A la montagne, ou à la mer !

Les élèves des écoles primaires, moins heureux, ne peuvent, pour la plupart, être aussi affirmatifs.

Les parents, généralement, malgré leurs efforts, ne peuvent songer à les envoyer passer deux mois à la campagne.

Que dire pour cette année ! La misère se fait sentir partout. Les réponses des collégiens ne sont plus aussi unanimes et joyeuses. Quant à celles des enfants de la « laïque », tout le monde le devine, elles sont d'une tristesse accablante devant l'impuissance dans la joie, apportée par les événements douloureux.

En temps de paix, il existait des colonies scolaires.

Les caisses des écoles des différents arrondissements de Paris, subventionnées par le Conseil municipal de la grande cité, par quelques particuliers, envoyaient pour 21 jours les enfants les plus nécessiteux respirer l'air pur et vivifiant de la campagne. Pendant trois semaines, ces petits avaient l'illusion d'être riches, et le régime réconfortant auquel ils étaient soumis, ne manquait pas d'amener les meilleurs résultats. C'était là un bon moyen pour combattre cette anémie qui menace sournoisement les petits des quartiers populeux des grandes villes.

Les résultats émerveillaient les plus pessimistes.

Cette année, hélas ! beaucoup de ces œuvres ne fonctionnent pas. La plupart étaient installées dans la zone actuellement dangereuse, et certaines sont transformées en hôpitaux.

Il nous faut avouer que c'est là un état de choses des plus déplorables.

Provisoirement, ne pourrait-on pas envoyer les enfants à la campagne, chez les paysans, qui pourraient être ainsi aidés dans la location de sa colonie en Normandie, le dix-septième arrondissement de Paris ?

Ce serait une source réelle d'avantages pour chacun. Pour les enfants, sur qui le bon air aurait un effet vivifiant, pour les paysans, qui pourraient être ainsi aidés dans leurs travaux urgents par tous ces jeunes bras qui seraient heureux de se prêter pour la circonstance.

Mais cette vie trop désordonnée n'aurait pas les avantages d'une vie réglée, et ce ne serait là, nous l'avons dit, qu'une mesure provisoire .. qui disparaîtrait avec la guerre, qui ne saurait donc être prise, espérons-le, que cette année.

Voyons donc comment tous les arrondissements de Paris et les grandes villes de banlieue devraient envisager cette question importante et nécessaire des colonies scolaires.

Comment peut-on mieux éclairer notre opinion que par l'exemple ?

Qu'il me soit donc permis de citer une colonie que je connais bien, mon regretté père en ayant été directeur pendant quinze années, et le mérite de l'organisation lui revenant en grande partie, celle de la Caisse des écoles laïques du dix-huitième arrondissement, le plus populeux de Paris.

Cette colonie est installée à 73 kilomètres de Paris, dans le village de Luzancy.

Elle fonctionne quatre mois de l'année, de juin à octobre. Cinq caravanes d'enfants, moitié garçons, moitié filles, sont envoyées pour trois semaines dans un ancien château aménagé pour la circonstance.

Le bâtiment est installé suivant les dernières règles d'hygiène : un grand réfectoire, de vastes dortoirs, des lavabos très conditionnés, des salles de douches modernes, une infirmerie, un lavoir, un grand potager. Une vaste cour d'honneur, une grande pelouse, un parc superbe entourent le château ; les enfants peuvent y jouer à leur aise. Le matin, une grande promenade est faite dans les environs du pays, qui sont charmants, dans les bois, ou au bord de la Marne.

Les repas, substantiels, sont accordés le midi et le soir aux enfants qui, tous, augmentent de poids pendant leur séjour.

Le matin, ils ont une bonne soupe au lait ; à quatre heures, pour le goûter, du pain, une tablette de chocolat et un grand bol de lait.

Pendant trois semaines, les enfants sont ainsi arrachés à l'air empoisonné de Paris et peuvent à leur aise et sans contrainte boire à pleines gorgées de bons bols d'air pur, qui leur seront profitables par la suite.

Des jeux divers leur sont prêtés. Ils s'en donnent à cœur joie ; ils profitent pleinement de leurs vacances.

Le douzième arrondissement a, lui aussi une colonie qui peut servir de modèle, dans les Vosges, à Contrexéville, et qui est organisée de façon à peu près analogue.

Les autres arrondissements devraient s'inspirer de ces deux exemples.

L'œuvre des colonies scolaires est nécessaire. Il ne faut pas lésiner pour en assurer la bonne marche. L'argent ainsi dépensé ne sera pas sacrifié : il produira les meilleurs effets.

Il permettra de donner aux enfants pauvres des plaisirs, des joies qui jusqu'alors n'étaient réservés qu'aux riches.

Que le Conseil municipal de Paris augmente les subventions pour permettre aux diverses colonies existantes d'augmenter encore leurs efforts et leur action.

Tous les enfants ont besoin de respirer l'air pur des campagnes. La santé du pays, l'avenir de la race en dépendent !

Il ne faut pas qu'une partie de la population soit sacrifiée en faveur de l'autre.

Organisons des colonies scolaires pour chaque arrondissement et pour chaque grande ville. C'est une bonne œuvre qu'il importe de mener à bien.

Fernand MORELLE.

LE

GRAND CONCOURS des LOIS SOCIALES

est doté de

168 Prix en espèces

dont un

PREMIER PRIX DE 1,000 FRANCS

PAYABLES EN BONS ET OBLIGATIONS DE LA DÉFENSE NATIONALE

et de

500 PRIX EN NATURE

consistant en :

200 ABONNEMENTS DE 6 MOIS AU " BONNET ROUGE "
300 COLIS DU SOLDAT D'UNE VALEUR DE 10 FRANCS

Arthritiques

vous êtes menacés...

Rhumatismes. Goutte. Maux de reins. Gravelle. Artério-Sclérose. Diabète. Albuminurie...

...de ces différentes maladies si vous ne débarrassez votre organisme de l'acide urique. Buvez donc à chaque repas de l'eau minéralisée avec des

Lithinés du Dr Gustin

qui dissolvent et éliminent ce poison en lavant les reins.

1 fr. 20 la boîte de 12 paquets

faisant 12 litres d'eau minérale

Dans toutes les bonnes pharmacies.
Dépôt gén^al : 111, r. Mont-Cenis, Paris

Les Planches

ECHOS

La reprise des affaires, dont tous se font une ligne de conduite, ne peut être plus sérieuse qu'à la Cinédrama Paz, depuis le jour où Marcel Simon *y fut appelé en qualité de metteur en scène.*

A l'heure actuelle, trois grands films sont déjà prêts à livrer. C'est L'Hôtel du Libre-Echange, Vous n'avez rien à déclarer... *et* Dormez ! Je le veux.

Et le travail continue.

Déjà une nouvelle bande est commencée : Petite Amie, *tirée de la comédie en trois actes, de Brieux, inscrite au répertoire du Français.*

La valeur philosophique et sociale de l'œuvre ne suffit pas à Marcel Simon, *qui y ajoute encore une interprétation hors pair.* Félix Huguenet, Andrée Mégard, Jane Renouard *et* André Gaillard, *voilà les noms des quatre protagonistes du film.*

Et après, tous ou presque tous les grands succès dramatiques seront « tournés ».

C'est La Massière, *de Jules Lemaître ;* La Dame de chez Maxim's, *de Georges Feydeau, etc., etc.*

D'autre part, André de Lorde, *prince de la Terreur, grand maître des émotions fortes, dispensateur en chef des évanouissements, écrit une série de drames noirs pour la Cinédrama Paz.*

Et Marcel Simon *dit que ce n'est qu'un commencement.*

Le petit village de Barbizon, qui fut autrefois découvert et lancé par des peintres — l'école de Barbizon est fameuse — est devenue maintenant le rendez-vous des artistes... dramatiques.

On rencontre bon nombre d'artistes en renom dans l'unique petite rue du village. d'Excellent Harry Baur promène ses enfants et salue Mme Segond-Weber qui rêve de tournées en Amérique. Henry Krauss fait son petit tour, accompagné de sa femme, qui est la protagoniste du fameux « trio Chaigneau ». Et Mme Alexandre — la jolie Robinne du Théâtre-Français — fait de grandes promenades en forêt, en songeant à son cher poilu...

A ce sujet, La Vie Parisienne *raconte que les Parisiens de Fontainebleau ont eu le régal d'une représentation, donnée au profit des blessés dans la salle Henri II du Palais. Un acte inédit, intitulé* Le Filleul, *a été joué par Mlle Berthe Cerny, Mme Robinne et M. Albert-Lambert. Cet acte était signé Pascales. Le public, malin, s'est bien douté que ce Pascales était un pseudonyme. Il aurait fait, en tout état de cause, un succès à cet acte charmant ; mais il a un peu forcé la note, pour obliger l'auteur à paraître en personne sur la scène.*

Le financier dont nous parlions plus haut (car c'était lui !) ne s'est pas méfié du coup. Il est venu saluer, et tout le monde l'a reconnu.

Notre confrère Henry Rigal, dans la Renaissance *critique à la fois plaisamment et durement la chanson de café-concert. Il lui reproche notamment de n'avoir pas réagi, et que la guerre ne lui ait pas insufflé une influence salutaire.*

Sur ce point, nous reviendrons bientôt et discuterons du rôle vrai de la chanson populaire.

Aujourd'hui, nous retenons simplement ce passage :

« Quelque temps avant que le fameux Fragson eût été assassiné par l'auteur de ses jours, le hasard, dans une société assez mêlée, me fit rencontrer un artiste de café-concert ; comme je lui demandais quel genre il pratiquait, il m'expliqua qu'il imitait Fragson.

« — Mais, malheureux, m'écriai-je, vous imitez Fragson ! Vous n'avez donc pas de père ! »

« Heureux », vous auriez dû dire, mon cher confrère... A moins que vous n'ayiez souhaité la mort de l'artiste que vous aviez, ce soir-là, rencontré dans une société assez mêlée.

CE SOIR

Théâtres

OPERA-COMIQUE. — 7 h. 30. *Carmen.*
TRIANON-LYRIQUE. — 8 h. 15. *Les Cloches de Corneville.*
PORTE-SAINT-MARTIN. — Tous les soirs (sauf lundi), à 8 h. 15, *La Flambée.* Jeudi et dimanche, matinée à 2 h. 15. Mme Jeanne Dorianne, MM. Jean Kemm et Calmettes.
VARIETES. — 8 h. 30, *La revue.* — *L'Ecole du Piston.*
NOUVEL-AMBIGU. — 8 h. 15. *Le Cheminéau.* Mardi, jeudi, samedi, dimanche. Dimanche, matinée à 2 h. 15. Mme Moreno, MM. Daragon, Cazalis.
RENAISSANCE. — 8 h. 10. *L'Hôtel du Libre-Echange.*
BOUFFES-PARISIENS. — 8 h. 30. *La Farce du Pourier. Le Poilu.*
PALAIS-ROYAL. — 8 h. 30. *La Cagnotte.*
GRAND-GUIGNOL. — 8 h. 30. *Une partie de manille. Prisonniers des Hommes Bleus. Une femme un peu là.*
DEJAZET. — 8 h. 30. *Feu Toupinel.*
VAUDEVILLE. — 8 h. 30 et 8 h. 30. Cinéma (n. programme).
NOUVEAU-CIRQUE. — 8 h. 30. *Le Mariage de Cairoli.*
APOLLO. — 8 h. 15. *Les Mousquetaires au couvent.*

Music-Halls - Concerts - Cabarets

FOLIES-BERGERE — 8 h. 30. *La Revue des Folies-Bergère.*
CONCERT MAYOL. — La grande revue annuelle *C'est Couru !* 2 actes, 20 tableaux, 100 artistes, 100 costumes. Au 12e tableau *Les Beautés Mondiales*, grand défilé des 50 plus jolies filles du monde.
MARIGNY. — 8 h. 30. Concert.
SCALA. — 8 h. 30. *Laisse flotter les rubans*, revue.
ELDORADO. — 8 h. 15. *Miss Helyett.*
AMBASSADEURS. — 8 h. 30. Revue.
GAITE ROCHECHOUART. — 8 h. 30. Revue.
BA-TA-CLAN. — 8 h. 15. *Les Mousquetaires au Couvent.*
MOULIN DE LA CHANSON. — 8 h. 30. Les chansonniers et la revue.
PIE QUI CHANTE. — 8 h. 30. Les chansonniers et la revue.
LE CAGIBI. — 8 h. 30. Les chansonniers. — *La Rose de Suzon.*
CHEZ SENGA, 25, rue Fontaine. — 8 h. 30. Concert avec les meilleurs artistes.
Tous les jours, à 4 heures, apéritif-concert. Fauteuils, 0 fr. 50.
EUROPEEN. — 8 h. 45. Concert. Pièce
LITTLE-PALACE. — 9 h. *Buveuses d'éther.* Mlle *Chrysanthème.*

Cinémas

CINEMA DES NOUVEAUTES, Aubert-Palace, 21, boulevard des Italiens. — Tous les faits divers mondiaux. Grand orchestre symphonique. Séances permanentes de 2 heures à 11 heures.
OMNIA-PATHE. — A 2 h. 30 et à 8 h. 30, *Actualités militaires.* Le plus élégant cinéma des boulevards.
TIVOLI-CINEMA. — Tous les faits divers mondiaux. Les plus jolis films. Programme varié, intéressant. Orchestre symphonique. Tous les jours de 2 à 11 heures.

THEATRES AYANT CLOTURE :

Opéra, Comédie-Française, Odéon, Sarah-Bernhardt, Châtelet, Gaîté, Réjane, Capucines, Antoine, Cluny, Michel, Albert Ier, La Chaumière, Athénée, Olympia, Gymnase.

Courrier des spectacles

OPERA-COMIQUE. — Jeudi, soirée à 7 h. 30, *Manon* (Mlle Brunlet, MM. Paillard, Jean Périer, Allard, etc.).

Samedi 12, à 7 h. 30, *Louise* (Mlles Brunlet, Broh ly, Mal. Darmel, Henri Albers.)

Dimanche 13, en matinée, *Paillasse, Lakmé.* En soirée : *Mignon.*

Mardi 15 août, soirée à 7 h. 30, *La Fille du Régiment, Cavalleria Rusticana*, le *Ballet de Lakmé.*

TRIANON-LYRIQUE. — Lundi relâche ; mardi, 8 h. *Si j'étais Roi* ; mercredi 8 h. 15, *La Fille de Mme Angot* ; jeudi 8 h., *La Dame Blanche* ; vendredi 8 h. 15, première représentation de *Fleur de Thé* ; samedi 8 h. 15, *Miss Helyett* ; dimanche 13, matinée à 2 h. 15, *Fleur de Thé* ; soirée à 8 h. *Si j'étais Roi.*

PORTE-SAINT-MARTIN. — *La Flambée* sera jouée aujourd'hui dimanche en matinée à 2 h. 30, et en soirée à 8 h. 30, avec toute la distribution habituelle : Mme Jane Dorianne, MM. Jean Kemm, André Calmettes, Ramy, Jean Duval, Duréfour.

NOUVEL-AMBIGU. — *Le Cheminéau* sera joué aujourd'hui dimanche en matinée, à 2 h. 30, et en soirée à 8 h. 30, avec toute la distribution habituelle : Mme Moréno, MM. Daragon, Monteux, Cazalis.

VAUDEVILLE. — *L'Expédition de Salonique ; Acalar*, de Théophile Gautier ; *Le Match de boxe Johnson-Willard.*

Tel est le spectacle, divers et hors de pair, continuant la série *des grandes exclusivités cinématographiques.* De splendides tableaux d'un relief étonnant; une miraculeuse évocation de l'Au-delà, où revit un chef-d'œuvre de Théophile Gautier : la lutte implacable de deux races, où les poings de la « blanche » triomphent. Et tout cela, présenté avec un grand luxe de détails, offrant un intérêt puissant, est du grand art cinématographique. Tous les jours matinée à 2 h. 30, et soirée à 8 h. 30. Location : téléphone Gut. 02-06. Dimanche, deux matinées : à 2 h. 15 et 4 h. 15.

CONCERTS-ROUGE (27e année), saison d'été 1916 Salle Le Peletier, 19, rue Le Peletier (près les grands boulevards). — Le mardi à 15 heures : concerts d'orchestre avec solistes, instrumentistes et chanteurs.

Le samedi à 15 h. 30 : musique de chambre.
Places : 1, 2, 3 et 4 francs.
Mardi 8 août, à 15 heures, concert symphonique : M. Portré, flûtiste ; M. Caron, clarinettiste.

CONCERT MAYOL. — Aujourd'hui matinée de la grande revue annuelle *C'est couru !* avec les nouvelles attractions : la célèbre étoile de l'Opéra de Belgrade, Zonia de Bonza, la jolie danseuse arabe Haïa. Au douzième tableau : « Les beautés mondiales ». Vendredi prochain, 100e représentation de la revue *C'est couru !*

La publicité du BONNET ROUGE *est productive et bon marché.*

Action militaire et action financière

S'adressant aux soldats à l'occasion du deuxième anniversaire de la déclaration de guerre, le Président de la République a affirmé les efforts de nos combattants héroïques :

« C'est vous qui avez permis à la France d'organiser son outillage, à la Belgique et à la Serbie de reconstituer leurs armées ; c'est vous qui avez donné à l'Angleterre le temps de former les admirables divisions qui se battent maintenant à vos côtés ; c'est vous qui avez assuré à la Russie le moyen de fournir fusils et canons, cartouches et obus à ses troupes héroïques. »

C'est l'action de nos soldats qui a permis à la Quadruple-Entente de s'organiser.

Cette organisation a comporté et comporte des dépenses considérables à consentir pour augmenter la puissance du matériel, le perfectionner, l'entretenir sans cesse !

Nous avons fait face énergiquement à ces dépenses en avançant à l'Etat des sommes considérables, prélevées sur nos disponibilités.

Renouvelons ces disponibilités, car la lutte n'est pas finie et il faut constamment travailler à l'abréger.

Transformons tout ce que nous détenons en or, les billets de banque dont nous pouvons disposer en Bons et en Obligations de la Défense Nationale.

Les Alliés commencent à recueillir les fruits de leur persévérance ; redoublons d'efforts pour vaincre et châtier les auteurs de l'agression sans nom dont nous avons été les victimes, la nation est résolue à aller jusqu'au bout !

Nous devons à nos armées et au pays toute notre aide et tout notre concours financier !

PETITES ANNONCES

Les offres et demandes d'emplois sont insérées gratuitement et tous les jours.

OFFRES D'EMPLOIS

ON DEMANDE un comptable sachant ouvrir une comptabilité. Se présenter le matin. R. Maurice, 5, rue Rougemont.

ON DEMANDE à l'Américan Studios Photographie 18, rue de la Gaîté, un excellent tireur au bromure.

ON DEMANDE jeune fille au courant du ménage et un peu de la cuisine (pas couchée), très bonnes références. Ch. Philibert 170, rue Saint-Martin.

ON DEMANDE représentant à la commission ayant clientèle dans l'exportation pour article fleurs rococo. Ch. Philibert, 170, rue Saint-Martin.

ON DEMANDE bonne créatrice pour fleurs rococo, travail assuré. Ch. Philibert, 170, rue Saint-Martin.

ON DEMANDE de suite rentier encadreur, 15 ans environ, fort, de bonne tenue, payé de suite. Présenté par parents. Etablissements photographiques Daniel, 105, faubourg Saint-Denis.

DEMANDES D'EMPLOIS

JEUNE FILLE, sténo-dactylo, bonne vitesse commerciale, demande place. S'adresser à Mlle Zéphirin, 15, rue du 14-Juillet, Bicêtre.

MUTILÉ, ayant fort raccourcissement de la jambe gauche, cherche emploi cicérone dans bureau renseignements ou autre travail assis. M. Arthur D., rue de la Sablière, 35, 14e.

CHAUFFEUR dame, début, demande conduire petite auto livraison. Ecrire : Mme Rossi, 11, rue Fontaine.

Le gérant : LÉON BAYLE.

FÉDÉRATION DU LIVRE — MARQUE SYNDICALE — PARIS-2e SECTION

Imprimerie spéciale du *Bonnet Rouge*
18, r. N.-D. des Victoires
Paris (2e)